La douce folie de Timothy MacLeod

Luc-Thierry Rossi

Luc-Thierry Rossi

La Douce Folie de Timothy MacLeod

© Luc-Thierry Rossi, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1016-6

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À la mémoire de Charles,
filleul trop tôt disparu.

« *Toute censure est un aveu.*
On ne bâillonne que la bouche qui dit vrai »
Pierre Gripari (*Reflets et réflexes*, éditions L'Âge d'Homme, 1983).

I – Les silences d’Edward

De longue date, Timothy MacLeod se souvenait avoir été rétif à toute forme d’autorité, ou de pensée toute faite imposée d’en haut. Cela s’était peu à peu révélé au contact de son grand père Edward, vétéran de la Royal Navy, homme autoritaire, cassant, pétri de silences massifs et de colères inexpliquées. Une autorité sans cris inutiles, dont chaque parole était pesée et tombait comme une sentence. Edward avait ce ton sec et définitif, hérité autant de sa carrière dans la Navy que de sa vie dans les contrées du nord : ni discussion futile, ni faiblesse.

Sans en être originaire, Edward faisait partie des notables de la petite bourgeoisie d’Edimbourg. Mais ses racines plongeaient plus loin au nord ; il appartenait au clan MacLeod, famille emblématique des Highlands, cette région montagneuse du nord de l’Écosse aux côtes fortement découpées et tourmentées. Y règnent d’innombrables iles, dont celle de Skye, la plus vaste de l’archipel des Hébrides, où s’était érigé dès le XIII^{e} siècle le château ancestral du clan, à Dunvegan.

Ces littoraux constamment battus par les vents et les embruns avaient façonné les caractères autant que les paysages. La rudesse y avait pris une forme de réflexe de survie. Et si Edward avait rejoint la métropole pour y passer des jours plus paisibles, au soir de sa vie bien remplie, il n’avait pu se départir des habitudes prises à Dunvegan, son village natal bordé d’un loch profond. Edward avait quitté ces terres pour Édimbourg, mais l’âpreté et l’austérité de leurs paysages l’avaient suivi, gravés en lui comme des cicatrices calleuses.

Pourtant, Timothy n’avait jamais douté de l’attachement que lui portait son grand-père : une affection maladroite, qui ne savait s’exprimer, et qui redoutait sans doute l’abandon du cœur comme une marque de faiblesse. Cette tendresse qui craignait de s’avouer était cependant perceptible dans l’attention que lui portait son aïeul, l’intérêt qu’il montrait pour son parcours universitaire, ses prouesses sportives, ou lorsqu’il s’inquiétait de son moral face aux difficultés de la vie. Timothy avait ainsi toujours vécu une sorte de décalage.

Jeune historien à la trentaine robuste et athlétique, on le définissait comme un spécialiste rigoureux mais solitaire, méticuleux jusqu’à l’obsession. Méfiant instinctif envers tous les récits onctueux et trop bien huilés, les vérités trop bien établies, les dogmes et systèmes de pensée dans lesquels il flairait comme un

catéchisme l’horripilaient. Il s’était forgé une réputation de chercheur intransigeant, même si on le disait parfois excessivement critique.

Cette défiance s’était façonnée dès l’enfance, dans l’ombre pesante de cet aïeul, tout à la fois trop présent… et trop absent. Puis étaient venu le temps des veillées silencieuses, où l’ancien major de la Navy parlait parfois de la guerre, de sa guerre, mais aussi de l’autre.

Et voilà un matin, sans crier gare, Edward parti dans l’autre monde…

Le jour des funérailles, une foule nombreuse se pressait, venue saluer la mémoire du vieillard, devenu figure emblématique accrochée malgré lui à son glorieux passé, qui le suivait depuis longtemps déjà comme la queue d’une comète s’acheminant vers son nadir.

Un ciel austère et bas couleur d’étain pesait sur le cimetière d’Édimbourg. Une pluie fine et persistante semblait hésiter entre choir et se retenir, métaphore de ces vivants guindés rassemblés autour du cercueil d’Edward MacLeod, qui balançaient entre s’épancher et se contenir.

Timothy se tenait légèrement à l’écart, col relevé sous un large parapluie noir, le regard rivé sur la pierre grise qui allait sceller la dernière demeure de son grand-père. Il fixait sans vraiment voir, avec le détachement forcé de celui qui connaît trop bien la liturgie de circonstance, les propos interchangeables. Les mots ternes et calibrés du pasteur glissaient, filtrés par une sorte de bourdonnement intérieur. Tout lui paraissait irréel, dans une brume persistante sur ses souvenirs et ses questionnements mêlés.

Edward MacLeod, vétéran de la Royal Navy, chef de file d’une des plus anciennes familles écossaises, homme de silences et de tempêtes intérieures, n’était plus. L’homme avait vécu droit, sans jamais fléchir, véritable roc dans les tempêtes de l’existence, mais emportait avec lui des questions sans réponse.

Timothy sentait un mélange de tristesse, de soulagement, et une colère sourde qu’il ne savait ni nommer, ni à quoi l’accrocher.

Chaque commémoration de la victoire des Alliés lors de la Seconde guerre mondiale ramenait les mêmes images télévisées, diffusées comme un rituel obséquieux et insistant : héroïsme, patriotisme, sacrifice, libération de la barbarie. Et pourtant, Timothy se rappelait que les souvenirs d’Edward ne coïncidaient pas avec ces discours sirupeux. Jamais.

Il ferma les yeux un long moment ; autour de lui, on prit cela pour du

recueillement. Mais une phrase de grandad revenait, lancinante, vrillant ses pensées comme une incantation : « *ce n'était pas notre guerre* » ...

Les récits d'Edward ne parlaient pas de combats glorieux, d'assauts épiques, ni d'offensives héroïques – même si ses faits d'armes en comportaient. Il évoquait plus souvent des opérations absurdes, des ordres parfois incompréhensibles, des décisions lâchées par des autorités invisibles. Il parlait de compagnies privées, de cargaisons sur lesquelles il n'était pas de mise de se questionner, de zones grises concernant des approvisionnements.

Parfois, mû par une sorte d'urgence intérieure, quelques propos sur la Shoa lui échappaient. Il évoquait alors des connivences en haut lieu, la réalité obscène du régime nazi qui n'avait pas échappé aux États-majors anglo-saxons dès le début du conflit : beaucoup savaient, et s'étaient tus.

Enfant, Timothy avait très tôt pressenti l'authenticité des récits de son grand-père ; ceux-ci avaient la consistance et le poids des expériences marquantes, la densité des souvenirs qui refusent de se laisser embellir. Mais curieusement autour de lui, personne en dehors de ses proches ne semblait vouloir donner crédit à sa version dissonante.

Sans doute cette perception juvénile avait-elle déclenché sa vocation d'historien ; celle-ci avait été accueillie comme allant de soi. Sa formation achevée, il s'était orienté vers la recherche et le travail d'enquête. Longtemps, il avait fouillé les archives militaires, méthodiquement. Le glorieux passé de son aïeul ayant joué son rôle, il avait reçu une accréditation officielle lui permettant de compulser les rapports déclassifiés, les notes internes de la Royal Navy ; de croiser les témoignages. Et il avait découvert avec une stupeur glacée, que rien, absolument rien dans les archives officielles, ne venait corroborer les propos de son grand-père.

Ses souvenirs étaient comme niés, sa mémoire effacée avant même que le temps ne fasse son œuvre : les oubliettes de l'histoire officielle les avaient accueillis dans leurs tréfonds bien avant la disparition du vétéran. Timothy en avait nourri une défiance viscérale envers toute version historique établie.

Un choc sourd le tira de ses pensées, et Timothy ouvrit les yeux. Entre temps, des fleurs et des rameaux de genévrier, emblème du clan, avaient été jetés avec componction sur le cercueil : les pelletées de terre commençaient à tomber lourdement.

À cet instant précis, il en eu la certitude, la mort d'Edward ne refermait rien.

Elle ouvrait plutôt une faille. Et au fond de cette faille, quelque chose attendait son travail à lui, l'historien du clan, pour être tirée de l'ombre. C'était cela, son devoir de mémoire ; il se devait de répondre à la demande d'Edward jamais exprimée clairement, mais que sa densité soudaine la lui rendait presque palpable.

— *Vétéran de la Royal Navy : voilà ce qu'il resterait des témoignages du grand père dans les registres publics*, songeait Timothy. *Une ligne sèche dans un curriculum officiel, quelques médailles, deux dates, et une photographie qui finirait par jaunir.*

Sous l'autorité rugueuse du doyen, Bryan, le père de Timothy, s'était effacé – il avait vite saisi qu'il ne pourrait soutenir la comparaison implicite qui s'était assez vite imposée : il ne faisait pas le poids face au patriarche.

Et puis, Edward méprisait les discours hypocrites, les formules éculées, le prêt-à-penser et les cérémonies trop lisses. Son parcours et son expérience militaire lui avait commandé cette méfiance instinctive. À table, alors que le sujet de la guerre était évoqué, il pouvait rester silencieux pendant de longues minutes, avant de lâcher une phrase définitive : « *N'oubliez jamais, l'Histoire est écrite par ceux dont l'intérêt est de mentir* ».

Bien des années plus tard, Timothy comprendrait combien cette phrase était lourde de sens. Car au moment précis où le cercueil du grand père avait disparu sous terre, une conviction s'était imposée : si aucune archive officielle ne renfermait d'éléments validant les souvenirs d'Edward, ce n'était pas parce qu'ils étaient défaillants.

C'était parce qu'ils étaient dangereux !

***

La malle arriva deux semaines après la sépulture.

La famille, pressée de trier et classer les affaires du patriarche, avait jugé impensable que ses reliques, notes et souvenirs, n'atterrissent point chez l'historien du clan. Timothy se voyait donc désigné malgré lui dépositaire officiel de la mémoire d'Edward MacLeod…

La malle était plus lourde que Timothy ne l'avait imaginé. De bois sombre cerclé de métal, elle affichait manifestement un âge avancé que seule sa robustesse avait réussi à protéger des outrages du temps. Le notaire avait parlé d'un legs « *sans valeur marchande évidente* », formule prudente destinée à

écarter les soupçons de favoritisme qui ne manquent pas de fleurir dans bien des familles, la dépouille à peine refroidie la plupart du temps.

L'être humain abandonne encore trop souvent toute décence dès qu'il flaire un magot.

Timothy, pourtant solide gaillard adepte du « caber » [1], déplaça la malle avec difficulté, mais précaution, jusqu'au milieu de son salon. Quand il avait rejoint Edimbourg pour ses études, il avait eu la bonne idée d'emménager au rez-de-chaussée d'un petit immeuble des quartiers historiques ; il s'en félicitait aujourd'hui.

Edward n'avait jamais mentionné cette malle, pas plus qu'il n'avait laissé entrevoir la possibilité d'un héritage, autre que celui des valeurs fondatrices du clan adossées à l'entretien obligé du patrimoine familial – cela revêtait davantage la forme d'une charge que d'un trésor. Il n'était pas homme à laisser des traces inutiles : si elles existaient, c'était donc qu'elles se devaient d'exister.

La malle n'étant pas close, nul besoin de forcer la serrure : Timothy prit ce fait comme une invitation à explorer son contenu. Sans surprise, une odeur de papier ancien et de poussière froide y régnait. En revanche, aucun document officiel, aucun rapport estampillé, aucune signature exploitable. Rien qui aurait pu faire battre le cœur d'un historien académique.

Il se trouva face à une série de carnets à la couverture noire, remplis d'une écriture serrée, nerveuse, avec des dates souvent interrompues par des signes et symboles ; quelques photographies sans légende, des visages un peu flous, des bâtiments industriels, des quais, des navires marchands pas toujours identifiés ; quelques lettres jamais envoyées, souvent refermées sur une même hésitation ; quelques insignes et objets de marin. Mais surtout, des listes de noms, des patronymes ; et puis, curieusement, un long inventaire d'entreprises connues, principalement américaines.

On y retrouvait à intervalles réguliers, suivis de dates et de chiffres, des noms comme la Standard Oil, Texaco, Union Carbide, Ford, General Motors, Du Pont, Bayer, Westinghouse, Procter&Gamble, General Electric, Goodrich, Singer, Kodak, International Telephone & Telegraph (ITT)…

Timothy flaira immédiatement à la fois l'importance de ces listes, et la difficulté d'en saisir une forme de compréhension. S'ils formaient un faisceau d'indices, cette constellation de fragments dédaignaient se laisser organiser selon